

## Avant-propos

**J**e me présente. Je suis Ludovic, l'éboueur. Dit comme ça, ça fait pas très chic, je sais, mais c'est ainsi qu'on m'interpelle régulièrement dans les rues de ma ville : Paris. Et j'en suis fier, sacrément fier même. Car mon métier, je l'aime, que dis-je, je l'adore. Je suis même à deux doigts de dire que c'est le plus beau métier du monde. Ne faites pas cette tête ! À vous aussi, votre maîtresse vous disait que si vous ne travailliez pas bien à l'école vous seriez éboueur ? C'était la menace suprême : « Tremblez jeunes gens, et apprenez bien vos leçons, sinon... du balai ! » Mais pourquoi tant de haine contre les balais ? Le mien est un artiste. Il virevolte du matin au soir, pour redonner à la plus belle ville du monde ses lettres de noblesse. Il en connaît chaque recoin, chaque aspérité, chaque blessure. Il remplit sa mission avec courage, abnégation et sens du devoir. Il est le prolongement de moi, et il me rend heureux.

Je vois d'ici vos regards surpris. Le type, il écrit un livre pour dire qu'il est content d'être éboueur ? Comme si c'était marrant de nettoyer la merde des autres ! Eh bien, non ça n'est pas « marrant », bien sûr que non, mais si je n'étais pas là (moi et tous mes petits camarades éboueurs), vous auriez de grandes chances, le matin, en sortant de chez vous, de glisser sur une déjection animale (ou humaine parfois, si, si...). Vous ne pourriez plus aérer vos maisons, à cause de l'odeur sous vos fenêtres. Vous devriez slalomer entre les poubelles éventrées. Vous auriez peur, à chaque sortie, que votre enfant ne tombe sur une seringue, un préservatif usagé, ou un masque contaminé...

Attention, je ne suis pas là pour vous culpabiliser. Je ne suis pas un donneur de leçons. Je ne suis ni votre père, ni votre prof. Surtout pas ! J'espère juste, modestement, devenir, au fil de cette lecture, votre Jiminy Cricket, vous savez, le petit grillon avec son chapeau bleu sur l'épaule de Pinocchio ! Je l'adore, celui-là. Il est un peu comme moi, il sourit tout le temps. Même quand il fait passer des messages importants. Même quand, parfois, le cœur n'y est pas.

Mes messages à moi sont très simples : civisme, respect, protection de notre planète. Je n'ai peut-être pas bac + 5, mais la vie m'a enseigné les priorités. Tout ce que je sais, je l'ai appris sur le terrain. Ces rues de

Plus tard, tu seras éboueur

Paris que je balaye aujourd'hui, je les connais mieux que quiconque, pour y avoir dormi pendant près de dix ans. Ces mégots que je ramasse, je les ai vendus, avant qu'ils ne se consomment, dans mon tabac des Grands Boulevards. Ces gens pressés qui balancent leurs canettes à côté de la poubelle, sans même s'en rendre compte et sans me jeter un regard, j'ai tenu la main de leurs grands-pères ou de leurs grands-mères, lors de leur dernier souffle, pendant mes années à l'hôpital. Ce monde qui maltraite son environnement, je suis allé à sa rencontre, au plus près. J'ai même franchi l'Atlantique pour découvrir le rêve américain.

La vie n'a pas toujours été tendre avec moi, pourtant je lui suis infiniment reconnaissant. Et j'aimerais que les générations suivantes puissent continuer à l'aimer passionnément, qu'elles s'extasient devant les paysages merveilleux qu'offre notre planète, qu'elles se baignent dans des eaux pures, qu'elles respirent un air sain, et qu'elles se promènent dans les rues avec légèreté, le regard vers les autres et pas vers leurs pieds, si vous voyez ce que je veux dire.

Ludovic l'éboueur. Un peu penseur aussi...

Moi que l'on n'a pas beaucoup regardé, je vous regarde aujourd'hui les yeux dans les yeux, sur les réseaux sociaux. Et vous êtes de plus en plus nombreux à me suivre. Vous n'imaginez pas comme

ça me bouleverse. Face à l'écran de mon téléphone, je prends un plaisir fou à dialoguer avec vous, à parler de mon métier, de mes rues, de mon balai, de mes états d'âme aussi. Et je fais un rêve : si tous ceux qui me suivent pensent à moi avant de jeter leur Kleenex dans la poubelle plutôt que sur le sol, alors j'aurai gagné. Mais c'est un combat de longue haleine, je le sais, alors que la notoriété, elle, est éphémère et fragile. Je ne me fais pas d'illusions.

Les paroles passent, les écrits restent. Voilà pourquoi moi, Ludovic, j'ai décidé de me mettre à nu (ne fantasmez pas trop quand même, les amis !), de vous parler de moi, mais surtout de la vie, et de tout ce qui m'a conduit aujourd'hui à devenir un modeste ambassadeur du bien-être et du bien-vivre.

# 1

**J**e m'appelle donc Ludovic, je suis né au cœur de la Drôme provençale, à Montélimar, le 10 août 1975, dans un foyer d'origine modeste, une famille recomposée de sept enfants : cinq du côté de ma mère, deux du côté de mon beau-père. N'essayez pas de calculer mon âge, vous risqueriez de me vexer. Oh, et puis si, allez-y, faites-vous plaisir ! Depuis que je suis éboueur, je me marre en disant que j'ai 47 balais (un balai de plus chaque année, c'est pratique dans mon boulot...) ! J'assume totalement ce temps qui passe et qui me rend chaque jour un peu plus « sage ».

Moi, l'amoureux fou de Paris, j'ai vu le jour dans une petite ville de province, dont la principale caractéristique est d'être venteuse, très venteuse. Si j'étais de mauvaise foi, je dirais que personne ne vient par hasard à Montélimar. C'est une commune que l'on traverse quand on va dans le Sud, mais on n'y reste pas. « Les portes de la Provence », qu'ils disent sur

les panneaux de l'autoroute A7, la route bleue des vacances ! Ça fait rêver, mais franchement, qui s'arrête à la porte ? Si près du but ? Bref, je n'ai pas grand-chose à dire de ma ville natale, ni en bien, ni en mal.

Ah si ! bien sûr ! Il y a une bonne raison au moins de visiter Montélimar : son nougat, sa spécialité locale. Capitale mondiale, fierté suprême ! Souvent copié, jamais égalé : 30 % d'amandes, 2 % de pistaches, 25 % de miel de lavande, des blancs d'œuf, du sucre en poudre, du sirop de glucose, du pain azyme et... je crois que c'est tout. Le nougat, donc... saveur de mon enfance. Je les ai tous testés : les mous, les durs, les colorés et ceux au caramel, mes préférés.

Je suis le cadet de la fratrie. Quand je dis ça, on me répond souvent : « Ah, le petit dernier, pourri gâté, quelle chance ! » Pourri gâté, moi ? Pas vraiment... Loin de moi l'idée de me plaindre. Je ne suis pas ici pour faire pleurer dans les chaumières. On ne peut pas dire que j'ai vécu une enfance malheureuse. Notre famille était modeste, mais je n'ai manqué de rien, si ce n'est peut-être de tolérance. Oui, c'est ça, de tolérance, cette attitude qui consiste à admettre chez autrui une manière de penser ou d'agir différente de celle qu'on adopte soi-même. Voyez-vous, je n'étais pas « dans la norme ». Je pense que vous l'avez constaté, si vous me suivez sur les réseaux sociaux,

la norme, très peu pour moi. J'ai toujours été un esprit libre. Un corps libre également. Et mon corps à moi a très vite compris qu'il aimait les hommes. Pas de quoi en faire une histoire. Surtout à notre époque, non ?

Oui, mais à Montélimar, dans les années 1980, c'était une autre histoire justement... Je n'ai pas envie ici de m'attarder sur les petites bassesses de certains. C'est triste, mais c'est surtout triste pour eux. Je n'en tire aucune aigreur. J'ai la chance, heureusement, d'avoir toujours eu le soutien de ma mère, une femme formidable, très protectrice, qui en a pourtant vu de toutes les couleurs avec moi. Je n'étais assurément pas un petit garçon facile. J'avais des coups de sang, des mouvements d'humeur. Elle s'appelle Marguerite, ma maman, c'est joli, non ? Si je devais trouver un adjectif pour la décrire, je dirais « étincelante ». Je lui voue un amour inconditionnel.

J'ai très peu connu mon père. J'étais très jeune, en effet, quand mes parents ont divorcé. Il était routier. Je l'ai croisé ponctuellement, mais je n'ai aucun lien particulier avec lui. Là encore, je ne suis pas rancunier. Je ne pourrai jamais lui en vouloir, car il m'a donné la vie. Et cette vie, Dieu sait que je l'aime !

Sur le papier, j'avais tout pour être heureux, même si le divorce de mes parents a forcément laissé des

traces chez le jeune enfant que j'étais. J'étais un petit garçon indépendant qui aimait beaucoup la nature. Je m'occupais des poules et des canards, je passais énormément de temps avec eux, c'étaient mes amis. Nous avons toujours eu des animaux à la maison. Des chiens surtout : Lucky, une sorte de saucisson à pattes, qui ne m'a jamais aimé, allez savoir pourquoi... Sardine et Starsky, eux, étaient sympas. Nous avions également une chatte borgne, Candy, et puis la chienne, Belle, avec qui nous allions à la chasse. J'accompagnais mon beau-père, et, comme Sissi, je m'arrangeais pour faire du bruit au moment où il s'apprêtait à tirer. Je ne supportais pas l'idée qu'on tue une pauvre bête sous mes yeux ! Dans l'un des pavillons où nous avons vécu, il y avait même une chambre rien que pour les oiseaux ! Des dizaines de canaris. Je vous jure que c'est vrai. Vous imaginez le raffut. Bref, j'étais un vrai petit gars de la campagne. J'aimais beaucoup les travaux du jardin : arracher les mauvaises herbes, cueillir les légumes. J'aidais beaucoup ma mère. J'appréciais aussi particulièrement aller aux champignons et aux escargots. Je ramassais des petits-gris et des bourgognes. Une fois, je suis allé ramasser et vendre des framboises uniquement pour gagner quelques sous et pouvoir m'offrir une paire de baskets de couleur verte, que je rêvais de porter pour le mariage de mon frère aîné. Je les avais repérées dans une vitrine et j'étais tombé amoureux



de ces chaussures. Il me les fallait absolument ! Nous n'étions pas riches je l'ai dit, et pour les extras, c'était à nous de nous débrouiller. Ça forge le caractère.

Malgré ce bonheur apparent, très jeune j'ai commencé à fuguer. Dès 11-12 ans, je ne sais plus précisément, je suis parti de chez moi sans rien dire à personne. Je suis bien incapable aujourd'hui d'expliquer les raisons qui m'ont conduit à disparaître ainsi, à plusieurs reprises, du jour au lendemain. Rétrospectivement, j'imagine l'inquiétude de ma mère ! Je sais combien elle a souffert à chacune de mes disparitions. Nous en avons reparlé ensemble depuis. Son cœur de mère a été mis à rude épreuve. Un enfant ne devrait jamais faire vivre ça à ses parents. Pardon maman...

Je pense que c'était surtout l'illustration de mon mal-être. J'étais mal dans ma peau, mal dans mon corps et je supportais de moins en moins le regard des autres sur cette identité différente, que je n'avais pas choisie, mais qui s'imposait à moi. À chaque fois, je partais sur un coup de tête. Ça aurait pu très mal se terminer. Ce fut le cas d'ailleurs cette fois où j'ai décidé d'aller à Toulon. Ce jour-là, j'ai été pris en stop par un homme au volant d'une voiture blanche. Un homme banal, qui pourrait être votre mari, votre frère ou votre père. Comme tous les prédateurs, il a rapidement flairé sa proie. « Es-tu prêt à tout pour gagner de l'argent ? » m'a-t-il demandé. J'ai trouvé

la question étrange mais je lui ai répondu que oui. J'étais un gosse, naïf, forcément. Il m'a tendu un billet et a pris ma main qu'il a posée sur son sexe, puis m'a forcé à lui faire une fellation, avant de refermer sa braguette et de me tendre un chewing-gum, sans un mot et sans un regard. Fin de l'histoire. Circulez, y a rien à voir...

J'étais comme tétanisé. Incapable de résister, de réfléchir. Je voulais m'échapper ou m'évanouir, mais même ça, je n'y arrivais pas. Je comprenais sans comprendre. Je n'avais pas idée que le corps puisse être quelque chose de monnayable. Surtout le corps d'un enfant... Quelle abomination. J'ai tenté d'enfourer cette scène au plus profond de moi. Sa simple évocation aujourd'hui me donne des haut-le-cœur. Ma mère n'est pas au courant. La lecture de cet épisode va forcément la glacer. Dois-je me censurer pour la protéger ? Ou dois-je témoigner, afin que d'autres enfants réfléchissent à deux fois avant de claquer la porte de la maison familiale ? Moi-même, aurais-je agi différemment si j'avais été informé de la présence de tels détraqués sur notre planète ? Aurais-je relevé le numéro de sa plaque d'immatriculation pour porter plainte ? Qu'aurait alors valu ma parole ? On ne peut malheureusement pas réécrire l'histoire...

Je me souviens d'un autre départ précipité, direction Lyon cette fois. Arrivé sur place, ce sursaut de

lucidité, violent : « Mais qu'est-ce que tu fous là, Ludo ? » Je n'en savais fichtre rien. J'avais voulu partir. J'étais parti.

Me voilà, penaud, devant la caserne des pompiers : « Bonjour messieurs, j'habite à Montélimar, j'ai fugué et maintenant je ne sais plus quoi faire, je veux rentrer chez moi. » Ils ont été très gentils, ils m'ont donné à manger et ont contacté la gendarmerie qui m'a raccompagné auprès de ma mère. Quand ma sœur Isabelle m'a aperçu au bout du chemin, elle m'a fichu deux gifles. Je suppose que je les avais méritées.

Bizarrement, ma mère ne m'a jamais grondé pour ces fugues. Je la sentais surtout désespérée et accablée. Elle ne savait plus quoi faire de ce petit garçon qui avait tant de mal-être en lui. Elle a donc décidé, pendant quelque temps de me confier à la garde de mon grand-père, papi François, que j'adorais. C'était un ancien militaire, de retour d'Indochine. Il avait passé trente-cinq ans en Asie. Ça marque un homme ! Il était très strict, mais très bon, et je lui dois énormément. Son affection m'a permis de grandir sans trop de cicatrices. Parmi les petites anecdotes de notre vie commune, il exigeait que je reste debout, bien en équilibre, pour m'habiller. Pas question de gigoter dans tous les sens ! Il avait sans doute hérité cela de ses années dans l'armée. En tout cas, moi le rebelle, je n'ai jamais eu l'idée de contester la moindre de ses consignes. Comme quoi...

C'était un homme très généreux, qui nous gâtait beaucoup, notamment à Noël. Sans lui, le sapin n'aurait sans doute été guère garni. Il m'a même offert deux séjours en Grande-Bretagne, dans le cadre de mon école de rugby, sport que j'ai pratiqué pendant sept ans et que j'appréciais énormément. Quand je pense à papi François, je le revois venir nous chercher, mes copains et moi, à l'école de rugby dans sa Lada orange, les bras chargés de paquets de bonbons. À la maison, il nous préparait des bols de gâteaux de semoule. Nous nous régaliions. J'étais licencié à l'Union montilienne sportive. Successivement comme talonneur, demi de mêlée et ailier. À cette époque, je courais plutôt vite et j'étais plutôt doué. Ce que j'aimais dans le rugby, c'était surtout l'ambiance, la cohésion d'équipe, le respect et le soutien entre joueurs. Heureusement d'ailleurs que j'ai fait du sport dans mon enfance, parce que je peux vous dire que le métier d'éboueur, c'est sportif !

Je repense à ce grand-père très souvent avec émotion. Il a énormément compté dans ma vie. C'était ma bulle de bonheur. Chaque matin, il me préparait mon bol de riz soufflé. C'est ma Madeleine de Proust à moi. Pendant des années, j'en ai cherché sans en trouver, jusqu'au jour où, dans un magasin juste à côté de chez moi, miracle : des paquets de riz soufflé ! Il me suffit de fermer les yeux, d'en prendre une bouchée, et je redeviens un petit garçon aux côtés de son papi. Si vous me croisez un jour, vous savez quoi m'offrir, les amis !

Malheureusement, je ne pouvais pas vivre indéfiniment chez lui. Ce n'est pas le rôle d'un grand-père d'élever ses petits-enfants. C'est alors que ma mère a eu l'idée, de m'envoyer dans une école du cirque à Die, dans les Alpes (financée, là encore, par mon grand-père). Elle m'entendait souvent dire que je voulais être clown et a pensé que c'était peut-être la solution pour que je retrouve une certaine sérénité. La pauvre femme était prête à tout pour m'aider. Je me suis senti heureux dans cette école, à apprendre à jongler, à marcher sur un fil ou en équilibre sur une boule. J'étais dans mon élément. Je ne saurai malheureusement jamais si j'avais un avenir dans le cirque, car l'expérience s'est arrêtée brutalement.

En avril 1989, de retour d'une sortie scolaire où nous étions partis faire du ski au col du Rousset, le car qui nous transportait a eu un terrible accident. Le choc a été effroyable. Je n'ai pas compris immédiatement ce qu'il s'était passé, mais quand je me suis retourné, j'ai vu notre véhicule éventré. Un immense rocher l'avait littéralement coupé en deux. Un de mes camarades a perdu la vie. C'est un souvenir épouvantable. Je me revois avec des morceaux de verre plantés dans le visage. Heureusement je n'étais pas gravement blessé, mais j'en suis resté très marqué, très affecté. J'ai toujours l'image de ce trou dans le car. Ça m'a tellement perturbé que, moi qui n'étais pas quelqu'un de violent, j'ai, quelque temps plus

tard, giflé une pionne. Je ne sais plus pourquoi j'ai fait ça, mais je me souviens lui avoir ensuite acheté une rose pour m'excuser. Je n'avais pas un mauvais fond, j'étais un gentil gamin, mais j'avais manifestement un problème avec l'autorité.

Voilà en tout cas comment, à cause d'une gifle, j'ai été viré de mon école du cirque. Aurais-je été un bon clown ?... Bizarrement aujourd'hui, quand j'en croise, j'en ai peur...

Suite à ce nouvel « incident », ma mère a pris une décision radicale, douloureuse, pour elle comme pour moi, mais qu'elle jugeait nécessaire : elle m'a placé dans une famille d'accueil. J'avais alors 14 ans. Nous sommes allés ensemble au tribunal, à Valence. C'est là que j'ai compris que j'allais partir, mais, franchement, à ce moment-là je n'en ai pas vraiment pris conscience. Je croyais que j'allais simplement quitter ma famille pour quelques semaines, le temps des vacances. Ces vacances se sont prolongées jusqu'à mes 17 ans...

Sur le coup, j'en ai voulu à ma mère. Avec le recul, je comprends sa décision. Elle voulait me protéger, et elle pensait sincèrement que c'était le meilleur pour moi. Jamais je ne la jugerai pour cela, et j'interdis à quiconque de le faire. Ce que je n'ai pas compris

en revanche, c'est qu'aucun de mes frères et sœurs n'ait réagi à ce placement. À ma connaissance ils n'ont rien fait pour tenter de me récupérer. J'ai très mal vécu leur absence de réaction. J'étais leur frère, bon sang !

Ma famille d'accueil vivait dans un magnifique château, dans la petite ville de Comps, dans la Drome, juste à côté de Dieulefit, la ville de la poterie. Un vrai château comme dans les dessins animés, avec quatre tours. Ma chambre était immense. Je changeais subitement d'univers. Un vrai prince ! Enfin, façon de parler... Je ne suis pas sûr en effet que les princes passent beaucoup de temps avec les porcs. Moi, quand je n'étais pas « sage », le père de famille m'envoyait à la tour des cochons. C'était censé être l'humiliation suprême. En réalité, cette cohabitation n'était pas si terrible. Je me suis fait des copains ! Si, si, je vous jure. J'ai toujours aimé les animaux. Eux ne vous jugent pas. J'ai notamment pu constater que les cochons sont très propres : un endroit pour dormir, un endroit pour manger et un endroit pour faire leurs besoins. Maniaques, comme moi !

J'ai également découvert là-bas les travaux de la ferme. J'ai appris à monter les ballots de paille et de fourrage à la main, pour les empiler dans le hangar. Sacré boulot !

J'aurais dû être heureux, je ne l'étais pas. J'ai très vite compris que les parents ne m'aimaient pas. Eux aussi, manifestement, étaient gênés par ma « différence », qu'ils n'avaient pas tardé à découvrir. Là-bas aussi j'ai fugué, preuve de mon mal-être persistant. Seule consolation : je m'entendais bien avec deux des enfants du couple. On faisait parfois des cabanes ensemble. Un week-end sur deux, je rentrais dans ma « vraie » famille. Parenthèse enchantée. Repartir dans mon « château » était à chaque fois une épreuve.

Quand je vous disais que ma pauvre mère en a bavé avec moi, ça n'est pas juste une expression... Ma scolarité a été pour le moins chaotique. J'ai redoublé trois fois ! Le CE1, le CM1 et la cinquième. Je suis donc arrivé en troisième à 17 ans et demi. Oui, je sais, ça la fiche mal. Vous qui me lisez et qui êtes peut-être encore au collège, évitez de suivre mon exemple. L'éducation est précieuse et nous avons la chance en France qu'elle soit gratuite. Des millions d'enfants dans le monde n'ont pas ce privilège ! Je n'étais certainement pas un bon élève, mais pas un cancre non plus. Je me souviens que j'ai toujours rêvé d'être le délégué de ma classe. Je voulais représenter les autres, être un porte-parole, donner un coup de main, aider... déjà. Comme quoi, ma vocation vient de loin !

Quoi qu'il en soit, ma scolarité s'est donc arrêtée en troisième. C'était l'heure du service militaire. Je